

Un spirituel écrivain anglais du siècle dernier (Oscar Wilde, je crois) affirmait qu'avant le paysagiste Turner, qui, le premier sut les voir et les peindre, il n'y avait pas eu de couchers de soleil somptueux sur la Tamise. Renouvelant le paradoxe, on pourrait dire qu'avant 1905 Cassis n'existait pas ; et les cartes du réseau P.-L.-M. affichées aujourd'hui encore dans les wagons à couloir mais dont le cliché date de 1896 perpétuent le souvenir de cette inexistence. Vous pouvez vous en convaincre par vous-même, la prochaine fois que vous voyagerez dans un de ces wagons : sur cette carte, où nous lisons toutes les autres petites stations de la côte, Saint-Cyr, Bandol, Sanary, La Seyne, aucun nom ne figure entre Aubagne et La Ciotat, laquelle Ciotat occupe la place même où devrait géographiquement se trouver Cassis, à la racine Ouest du cap Canaille. Avant 1905, je le répète, puisque ni la peinture ni la littérature ne l'avaient jamais célébré, Cassis était pour le reste du monde comme s'il n'existait pas, et les excursionnistes marseillais qui y venaient parfois le dimanche par le bateau ou par la route, étaient à peu près seuls à connaître son exquis petit port aux tartanes bariolées, et ses calanques, fiords majestueux et farouches égarés sous l'azur méditerranéen.

Je précise : 1905, parce que c'est cette année-là que la « découverte » de Cassis eut lieu pour moi-même, l'un des tout premiers.

Le hasard m'y conduisit. Mon ami le peintre Jean Baltus et moi, nous étions venus d'Avignon à Marseille, cyclant avec nos jarrets de vingt-cinq ans et vent arrière, par une nuit merveilleuse de pleine lune et d'aventure. La matinée se passa bien ; mais, la bouillabaisse mangée, la fatigue se fit sentir. Le

soleil d'une après-midi de fin août foudroyait le Vieux-Port, et nous faisait aspirer à des fraîcheurs... Fuir la grande ville ! Mais où aller ?... Les vélos rangés au bord du trottoir, on déploya la carte routière sur une table de bar.

« Cassis ! » Pourquoi ce nom avait-il happé mon regard aussitôt ? Lui seul existait pour moi, auréolé d'un prestige mystérieux. D'après sa situation sur la côte, j'imaginais un refuge adorable, en pleine nature, face à la mer éternelle.

L'ami Jean, lui, rechignait, ne comprenant rien à ma toquade. Lui, ne voyait que les signes cabalistiques : « Attention ! mauvaise route, descentes rapides », et le chemin de la Gineste ne lui disait rien qui vaille.

Mais je n'en démordais pas. Il me fallait Cassis. Et la Gineste devait être d'un pittoresque !... Pour décider Jean, toutefois, je dus consentir à prendre un itinéraire plus long mais moins accidenté, par Aubagne et La Bédoule.

Les démons de la route à leur tour s'en mêlèrent. Vers Saint-Marcel, un cahot dans les rails du tramway fit éclater plusieurs rayons de ma bécane, ainsi que la jante d'aluminium, qui se mit à battre à chaque tour de roue, comme un tourniquet de la foire aux pains d'épices, contre la fourche arrière... tant et si bien qu'à Aubagne, je fus contraint de déposer la machine chez le réparateur et d'attendre le train pour Cassis, tandis que Jean continuait par la route, me donnant rendez-vous « au bistrot du coin ».

J'arrivai à la tombée de la nuit. La vieille patache me descendit de la gare jusqu'au port, parmi les torrents de poussière qui laissaient à peine entrevoir les oliviers tout blanchis faisant le long de la rou-

te comme une procession de fantômes.

Je retrouvai Jean, mais la soirée fut maussade. Nous étions harassés. Et quelle nuit ! Moustiques, puces et peut-être même punaises !... Moi-même, je pestais contre Cassis, regrettais d'y avoir jamais mis les pieds... Nous nous jurions bien de repartir dès la première heure.

Mais le lendemain, quel réveil ! Quelle récompense !

Quoique connaissant déjà les côtes d'Italie, de Sicile et de Grèce, ce fut le coup au cœur d'une révélation de beauté que je reçus ce matin-là. De ma fenêtre d'hôtel, je découvrais dans la jeune lumière la place Cendrillon, fraîche et idyllique avec sa fontaine bavardante ; et plus loin, le port et la baie sous la colline du château qui allonge paresseusement, dans l'eau d'un bleu d'encre violette, sa pointe du Lombard. A quelques cents mètres, cette pointe avait un charme envoûtant, un attrait d'exotisme ; c'était le bout-du-monde, et toute l'aventure !

Nous restâmes. Et ce furent des jours inoubliables, ensuite, à découvrir pas à pas ce pays...

« Les calanques !... Solitude magique de ces ravins isolés du monde, déserts comme au jour de leur création ; apaisement de l'Eden retrouvé sur la terre, en pleine période civilisée », comme je devais l'écrire plus tard... Vingt ans avant que ce ne fût à la mode, nous inventâmes pour notre propre compte le bain de soleil, sur les terrasses de rocher, au bord des « aquariums » marins... Même, pour mieux goûter le paysage sous tous ses aspects, pour nous en imbibier, les journées ne suffisant plus, nous nous avisâmes de passer deux nuits à la pointe de la Cacaou, couchant dans une vieille cahute de douanier, en pierre, pareille de

forme au « tombeau d'Agamemnon », à Mycènes, et où nous faillîmes bel et bien nous asphyxier, en allumant des branches de pin, pour combattre la fraîcheur nocturne. Après quoi je préférerai terminer la nuit dehors, étendu à même le roc, sous les étoiles divines...

Cela s'appellerait aujourd'hui « faire du camping » et n'aurait rien d'extraordinaire ; mais en 1905, on nous crut fous. Je revois encore la tête du brave épicier, M. Blanc, et de quels yeux ronds il nous regardait lorsque, tout en nous approvisionnant de vivres et de vin pour deux jours, nous lui demandâmes de nous prêter deux sacs d'emballage, pour nous servir de couvertures !

Mais je ne veux pas m'attarder sur ces détails. Une autre fois, je raconterai, si Dieu me prête vie, mes souvenirs de ces trois jours, et je célébrerai leur épopée. Aujourd'hui, je me borne à évoquer ces temps lointains, pour marquer l'évolution de Cassis.

Inexistant alors sur le plan de l'art, comme sur la carte du réseau P.-L.-M., inconnu en dehors de la région marseillaise, Cassis est aujourd'hui de notoriété pour ainsi dire mondiale. C'est la première étape des touristes qui « font » la Côte d'Azur ; c'est un lieu de pèlerinage pour les peintres... Il n'est sans doute pas une collection de tableaux contemporains, fût-elle située à Chicago, ou à Yokohama, qui ne possède au moins une toile représentant un coin de Cassis ; le port, cette synthèse de pittoresque provençal, la colline du vieux Château, la grandiose falaise du Canaille, que les couchants font de cuivre rouge, avec un pan de mer encadré dans les pins ou les oliviers...

Pressentait-il obscurément cet éclat et cette gloire, l'anonyme du

vieux dicton local où se dissimule si longtemps, sous les apparences d'une aimable galéjade, l'orgueilleuse prophétie d'un sacre futur de beauté : « Qu'a vist Paris et non a vist Cassis a jamai ren vist ! »

Moi-même, depuis ma « découverte » de 1905, j'ai fortement contribué à faire connaître Cassis par les artistes parisiens et autres. La séduction exercée sur moi fut si complète que, dès 1909, abandonnant le Nord qui m'a vu naître, je suis venu fixer ma résidence principale dans ce paysage d'élection, où je vis plus de six mois par an, et je le contemple encore sans que mon admiration s'en soit lassée.

Je n'aurais que l'embarras du choix et je remplirais les colonnes de ce journal, si je voulais citer les passages de mes œuvres où j'ai parlé de Cassis, en vers comme en prose. Pour nous en tenir à cette dernière, il est question de Cassis dans mon conte de la *Bella-Venere* (édition Malfère, 1920), dans le roman *Les Titans du Ciel* (Malfère, 1921), où tout le chapitre VIII, se passe à Cassis et dans les calanques ; dans *M. Mossard, amant de Nèere* (éditions Montaigne, 1926), dont l'action principale se situe à Cassis ; et mon nouveau roman, *La Grande Panne*, qui va paraître en novembre 1930 aux éditions des Portiques, renfermera également plusieurs chapitres ayant trait à Cassis.

Assurément, on pouvait déjà se plaindre d'une certaine industrialisation, à Cassis, en 1905, et lors de ma première visite aux calanques, avec Jean Baltus, nous vouâmes à tous les dieux infernaux la carrière qui déshonorait Port-Miou... encore que, au point de vue coloriste, l'éventrement de la colline fit une brèche d'ocre rouge

aux te
soleil
exploit
toute
de cas
ture
exploit
de ce q
« satan
derne.
pays de
lits de
très dur
« pierre
dalles au
bloes de
distribués
sinant Ca
litarisme
exploiter.
avaient d
ges, et fa
navires de
traits des
ger, à l'é
lecosium, e
Cassis : ce
silia, égale
Mais, qu
pût en avo
immense ;
ne devenait
par le choix
d'attaque, e
Sinon, le dé
colline mol
quelques car
toresques n
le paysage. I
pas transform
extraits, les
laissés sur pl
gue la carriè
même, tout e
le paysage se
loutis désagrég
tation.
Mais, à part
truction de l
méthodiquemen
Cassis, depuis
été paisible, et